

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 39

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
 Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 27 septembre 1879.

Que les temps sont changés! Il n'y a que quelques semaines qu'on entendait encore d'amères récriminations sur la politique centralisatrice à laquelle nous devons notre organisation militaire actuelle. Le service du soldat est plus que doublé, disait-on; les dépenses qu'il occasionne sont énormes; les jeunes gens sont enlevés à leurs familles et à leurs travaux; il faut absolument en finir avec ce système. Aujourd'hui, tout va pour le mieux; le rassemblement qui vient d'avoir lieu alimente toutes les conversations et nos journaux ne tarissent pas en éloges à son endroit. Il faut avouer, il est vrai, qu'il a fait une excellente impression et que jamais on n'avait vu le civil et le militaire fraterniser aussi gaîment et user réciprocurement de procédés aussi agréables. A ce propos, le fait suivant est à noter.

Quelques amis de Lausanne se trouvaient à Bous-sens, attendant avec impatience le moment de l'attaque et allant de droite et de gauche sans savoir sur quel point s'accentuerait la bataille. Vint à passer le colonel Meyer, qui ralenti la course de son cheval et leur dit : « Messieurs, il faut vous porter plus loin; vous ne verrez rien d'ici. »

L'amabilité de l'officier et du soldat, pour les milliers de curieux qui se pressaient sur le terrain des manœuvres, a été si remarquée, qu'un plaisant affirmait que la faute commise par une batterie, cernée tout à coup par des dragons et mise hors de combat, provenait de ce qu'elle avait fait un détour pour ne point déranger un groupe de dames et de messieurs qui faisaient tranquillement les dix heures au bord du chemin.

Cette guerre simulée avait fini par prendre un vrai caractère de fête au milieu de la foule immense accourue de toutes parts, dans une contrée fertile et superbe, ignorée jusque-là de tant de gens qui l'ont parcourue en tous sens et qui, sans cette occasion, ne l'auraient peut-être jamais visitée. Car depuis qu'on voyage en chemins de fer et qu'on a perdu l'habitude de marcher, on ne connaît plus le pays, à l'exception des gares et des hôtels. De la portière des wagons, le promeneur voit passer les arbres, les rochers, les ruisseaux comme une vague apparition, et c'est tout ce qui lui reste de ces charmants paysages, de ces fraîches et riantes

campagnes, de ces vallons ombragés, de ces champs ornés des plus beaux dons de l'été.

La journée de dimanche a été particulièrement remarquable. La célébration du service divin au milieu de ces deux grands carrés de soldats, dont l'aspect sévère contrastait heureusement avec la foule aux costumes variés, accumulée sur la hauteur, est une des plus belles solennités religieuses que nous ayons vues.

Nous n'essayerons pas de décrire cette scène imposante, ni le superbe coup d'œil qu'ont présenté l'inspection et le défilé; nos collègues de la presse l'ont déjà fait infinité mieux que nous ne saurions le faire. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que la conviction nous reste que le rassemblement auquel nous venons d'assister a détruit bien des préjugés et fait comprendre à beaucoup de gens que puisqu'il nous est nécessaire d'avoir une armée, il faut qu'elle soit bonne et bien exercée. Les récentes manœuvres de la 1^{re} division nous donnent suffisamment l'idée de ce qu'une telle armée pourrait faire au moment du danger sans compter l'exceptionnelle influence que les habitudes d'ordre, de propriété et de discipline qu'on exige actuellement du soldat peuvent avoir sur les mœurs d'une nation.

Il nous est agréable de citer, en terminant, un fait qui témoigne du bon esprit qui a régné parmi nos jeunes soldats dans cette campagne. Dès que le bataillon de carabiniers n° 1 eut connaissance de l'accident arrivé à l'un des siens, blessé devant Aclens, le 20 septembre, une souscription fut ouverte, qui produisit, en quelques heures, la jolie somme de fr. 278 10, à laquelle viendront très probablement s'ajouter 50 fr. prélevés sur la caisse du bataillon.

L. M.

La Petite Presse raconte cette amusante histoire de chasse due à la plume toujours spirituelle de Pierre Véron :

« Un banquier fort riche possédait une fille d'autant plus recherchée qu'elle était charmante, — écus à part.

Un de nos confrères, simple journaliste, en était tombé épris. Mais comment oser regarder cet ange de la dot? Il avait fait cependant part de son amour à l'ami chez qui il avait rencontré le banquier et

sa fille. Et celui-ci, abusant de la confidence, avait formulé non pas une demande, mais une insinuation.

Est-il besoin de dire qu'elle avait été fort dédaigneusement accueillie ?

Un écrivain!... Peuh!...

L'ami, cependant, qui était homme de ressource et de bon vouloir, en transmettant la fin de non-recevoir, avait ajouté :

— Tout n'est pas perdu. Nous en recuserons à l'époque de la chasse.

De la chasse, pourquoi?...

Le jour de l'ouverture venu, le journaliste avait, en effet, été convoqué au château de son bienveillant intermédiaire.

La première personne qu'il y rencontra fut le banquier.

Saluts froidelement polis.

Au moment de se mettre en campagne, l'amphytrion prend le soupirant à part et lui parle assez longuement.

Le dialogue se terminait ainsi :

— Vous m'avez bien compris... Manquez toutes les pièces... je me charge du reste.

On se disperse pour la battue.

Un hasard prémedité place côté à côté le banquier et son gendre en espérance ou en désespérance.

Une compagnie de perdreaux s'envole.

Pif! paf! deux coups de feu.

Rien.

— Tiens! fait le banquier d'un air satisfait, vous les avez manqués aussi.

— Ma foi, oui!... Ils étaient hors de portée sans doute.

— C'est cela... Ils devaient être hors de portée.

Un lièvre part :

Pif! paf! Rien encore.

— Tiens! Vous n'avez pas plus de chance que moi, observe le banquier qui s'épanouit de plus en plus.

Autre compagnie de perdreaux :

Le jeune homme, qui a eu soin de ne pas mettre de cartouche, fait mine de tirer.

— Mon fusil a raté, fait-il d'un air furieux, pendant que le banquier court radieux ramasser un perdreau qu'il a blessé par le plus grand des hasards.

Puis, le soir, notre financier revenait avec trois pièces, pendant que son compagnon était piteusement bredouille.

Après le dîner, prenant à part l'amphytrion :

— Vous savez qu'il est gentil, votre protégé. Très gentil... Je l'inviterai à venir chasser chez moi la semaine prochaine.

Le premier jalon était posé. Les relations se nouèrent. Notre frère fut trouvé charmant, intelligent, *et cetera*.

Bref, huit mois après, le mariage de M. X..., homme de lettres, avec Mlle Z... était célébré.

Un million de dot.

Cela pour avoir su mal tirer à propos.

Mais le joli de l'aventure, c'est l'épilogue.

Peu de temps après la célébration du mariage revenait l'ouverture de la chasse.

Le banquier et son gendre s'en vont de concert. A chaque coup, le gendre tue.

— Ah ça, mais vous cachiez donc votre jeu, l'année dernière ?

— Peut-être.

— Une mystification, alors !

Le banquier fronça le sourcil.

Mais se fâcher après, c'était se couvrir de ridicule :

— Parbleu, mon cher, vous êtes un malin. C'est excellent dans les affaires et vous irez loin... je vous associe pour un tiers dans ma maison.

Chasseurs maladroits, puisse ce récit vous consoler ! Le jour n'est peut-être pas loin où un perdreau manqué vous vaudra, à vous aussi, des millions.

Berdeclliet

Berdeclliet étai tant innocent, que n'étai qu'on gros toupin. Dza quand l'allavé à l'écoula, lè fasai adé ti crévâ dè rirè quand lo régent lo recitavé, et, quiet qu'on lâi subliavé quand l'étai interrodzi, lo redesâi, quand bin la māiti dâo teimps n'étai què dâi gandoisés. Son père avâi gaillâ chagrin que séyé dinse tatipotse et quand fe frou dè l'écoula lo mette ein peinchon on part dè teimps pè Lozena tsi cauquon que lâo étai d'apareint. « Tatse dè tè dégroumelhi on pou per lé, se lâi fe son père, po ne pas deinsé restâ taborniô tota ta viâ, et dégourdi-tè on bocon, sein quiet lè dzeins sè vont adé moquâ dè tè. » Et ein même teimps, lo recoumandâ à son cousin Jean Louis dè Lozena qu'étai dâo mém'adzo que li.

On dzo que l'étiont lè dou, lo cousin Jean-Louis lâi fe : Dis-mè vâi, Berdeclliet, tè vê démandâ on afférâ à dévenâ : Lâi a cauquon qu'est lo valet dè mon père et dè ma mère et que n'est ni mon frârè, ni ma chéra, quoui est-te ?

Berdeclliet ruminâ grand teimps et fe : ma fâi, coumeint vâo tou que lo té diesso, lo cognâisso pas; dis-lo mè ?

— L'est mè, se lâi fe Jean-Louis ; te compreinds, su lo valet dè mon père et dè ma mère et ne su ni mon frârè, ni ma chéra.

— Ah! l'est veré, se fe lo nianiou,... pardieu... cein nè manquè pas... T'einlevâi !

Oana demeindze que noutron gaillâ allâ trovâ sè dzeins, son père lâi fâ : et pi, cein va-te pè Lozena ?

— Oh quiè oï que cein va, que tè vu bailli oquiè à dévenâ que te nè vâo petêtrâ pas savâi.

— Eh bin, qu'est-te ?

— Lâi a cauquon, se dit Berdeclliet, que n'est ni mon père, ni ma mère et que n'est ni mon frârè, ni ma chéra, quoui est-te ?

— Eh! tsancro dè dâdou, l'est tè.

— Eh bin nefâ, n'est pas mè; l'est mon cousin Jean-Louis.